

## INSERCTIONS

S'adresser de 10 heures du matin  
à 6 heures du soir: 16, rue Maciel.  
De 8 à 10 heures du soir: rue 25  
de Mayo 58.

Touto la correspondance devra  
être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non  
ne sont pas rendus.

Téléphone "La Cooperativa" n° 839.

Impreso en los Talleres de El  
Siglo.

# COURRIER FRANCO-ORIENTAL

## JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard — Rédaction et Administration: 43, rue Maciel.

## ABONNEMENTS

	Montevideo	Campagne
Un mois	\$ 1 00	1 20
Trois mois	3 00	3 60
Six mois	5 50	6 60
Un an	10 00	10 50

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne portent que sur souscriptions payées d'avance.



14 Juillet

Vingt-huit années de vie républicaine interrompue sont venues prouver aux amis de la France, à ses rivaux, à ses ennemis, et même à ceux de ses fils qui étaient restés sceptiques ou déçus, que l'œuvre de la Révolution ne fut point vaine, et que ce n'était point des esprits chimériques, ces philosophes et ces hommes d'Etat, qui virent, comme Fox, dans la mémorable journée du 14 juillet 1789, "le plus grand événement de l'histoire du monde". L'enthousiasme universel qui salua la victoire du peuple de Paris et la destruction de la Bastille était justifié.

Il avait raison le poète qui la chantèrent en Italie et en Allemagne, en Angleterre et en Russie; ils étaient bien inspirés les Alfieri et les Ebeling, les Kaut et les Fichte, les Priestley et les Fox, qui invitèrent leurs compatriotes à briser les efforts de ce peuple géant qui faisait à ses risques et périls les affaires du genre humain.

Quel est le peuple, en effet, qui n'ait point bénéficié dans une large mesure de la révolution qui se fit bientôt dans les idées générales et dans les théories de gouvernement, à la faveur de l'ébranlement général dû à la prise de la Bastille fut l'occasion et le signal!

Il serait injuste, certes, d'oublier ce que les Suisses dans leurs montagnes agrestes, et les vaillants défricheurs des immenses déserts du Nord-Amérique, avaient déjà fait pour assurer les bienfaits du *self government* et pour l'instauration d'un régime loyalement républicain et démocratique.

Mais si le principe de la souveraineté du peuple, — honni des théologiens et proscrit sans pitié par les tyrannies de droit divin — est aujourd'hui universellement reconnu; si les principes même dont l'autocratie seigneuriale se repose debout dans l'éroulement général des préjugés, sont obligés, comme le czar ou le sultan, d'accepter avec plus ou moins de sincérité, pour un avenir rapproché, le droit imprescriptible des peuples à se gouverner eux-mêmes, par des parlements librement élus, c'est à la Révolution Française qu'on le doit, et c'est à elle, sans aucun doute, qu'on devra aussi quel que jour cette grande fédération de tous les peuples d'Europe, que la clairvoyance prophétique de Victor Hugo vit passer un jour triomphante, dans l'une des inspirations les plus sublimes de sa muse et de son grand cœur.

La sagesse de la démocratie française, replacée sous l'égide des institutions républicaines peut hâter ce résultat.

Si les intrigues monarchiques perpétuent, en effet, des antagonismes surannés, des préventions internationales, des haines barbares et des convulsions féroces, c'est que la Révolution canonisée par les usurpateurs des privilèges et des usurpations qu'elle combattit, n'aurait encore à un trop grand nombre d'individus que sous les traits hideux imaginés par ses détracteurs.

L'attitude patriotique et pacifique tout à la fois de la France républicaine dissipe chaque jour davantage les préjugés suscités contre elle. La sérénité avec laquelle elle peut contempler les misérables coalitions qui prétendent l'enfermer dans les mailles de la plus répugnante des alliances, et la solution progressive des problèmes sociaux qui s'imposent à l'humanité au nom de la justice, la montre à tous telle qu'elle est en réalité énergique et valeureuse pour la défense de ses droits, prête à tous les sacrifices pour faire respecter son territoire et son drapeau, plus apte qu'aucune autre nation, par son libre régime à donner satisfaction à tout ce qui peut y avoir de légitime et de sage dans les aspirations populaires.

Les monarches et les pontifes ne s'y trompent point. Et c'est pourquoi il ne faut point s'étonner plus que de raison, si l'on voit le chef de l'Eglise Catholique recommander chaleureusement au clergé de France de se rallier à la République qu'il combattit jadis avec le plus aveugle acharnement.

C'est pour la même raison qu'il ne faut point trouver étrange que les trônes menacés par la consolidation de la République en France et par les avantages que nous en retirons, s'appliquent à exciter contre elle les dédains et les haines des foules ignorantes, et nonent des alliances aussi ruineuses que vaines, pour se défendre contre l'imaginable péril d'agressions ou de provocations partielles de Paris.

Siciles expédient! Politique chétive! Ce n'est pas par de tels moyens qu'on pourra contenir la force d'expansion des idées républicaines; ce n'est pas ainsi qu'on enlèvera son efficacité à la propagande pacifique de l'exemple, la seule que nous ayons à employer aujourd'hui.

Une à une les bastilles du despotisme encore debout à écrouleront à leur tour, et l'heure de leur chute n'est peut-être pas aussi éloignée que beaucoup de nos bons esprits sont enclins à le croire.

Les peuples ont soif de justice, de paix et de bien-être, et le progrès constant de l'instruction générale ne leur permettra pas d'ignorer bien longtemps encore combien il est illusoire d'espérer ces choses, d'institutions monarchiques dont l'égotisme et l'orgueil sont le fondement naturel.

La Révolution initiée le 14 juillet 1789 dans l'assaut de la Bastille et consacrée un an plus tard, le 14 juillet 1790, par les fêtes et les réjouissances de la Fête nationale, la Révolution grandiose dont sont sortis lumineux et triomphants les principes dits de 1789 et la Déclaration des Droits de l'Homme, la Révolution qui a fait que la France l'émancipatrice des peuples courbés sous le joug des tyrannies de droit divin, la Révolution a survécu et résisté aux pièges, aux persécutions, aux coalitions qui se sont efforcés de l'étouffer; ses propres erreurs même n'ont pu entraver que momentanément sa marche.

La République, relevée, rétablie, reconstituée, après les désastres qu'un saï, — les plus effroyables du siècle, — n'a pas été moins heureuse, depuis plus de vingt ans, dans la lutte contre les perfides armées contre elle au dedans et au dehors.

A ceux qui prophétisaient naguère sa ruine prématurée, aux détracteurs qui la représentaient comme un gouvernement de désordre à l'intérieur et d'isolement à l'extérieur, aux peuples à qui on la signalait comme une menace permanente contre la tranquillité internationale, elle apparaît aujourd'hui plus radieuse, plus forte, plus fraternelle, et plus capable que jamais de "faire à ses risques et périls les affaires du genre humain".

Cette république qu'un souffle monarchique devait suffire à renverser, cette France que de hardis géographes marquaient déjà pour en faire la répartition entre ses heureux voisins, sur les cartes de l'avenir, ce peuple fut donc les fils de l'humanité jusqu'au dernier dans une nouvelle et inévitable terre, à la constituer ses forces militaires, doter ses flottes de plus beaux et plus puissants cuirassés qui sillonnent aujourd'hui les mers; elle a pu rallier à sa cause tous ceux qui font passer le patriotisme avant la passion mesquine des intérêts de caste, elle a obligé le sacerdoce à rendre hommage à son principe, et le souvenir des attentions significatives prodiguées à l'envi à ses marins par la Russie et par l'orgueilleuse Angleterre, n'a pas été encore le temps de se sécher.

Bénédictions donc, en ce nouvel anniversaire, béneçons la Révolution et la République, la Révolution qui fit la France libre, et la République qui l'a faite de nouveau grande, forte, digne de toutes les sympathies et de toutes les tendresses.

Bénédictions aussi les hommes qui se sacrifièrent jadis pour elle, et ceux qui travaillent aujourd'hui encore à fortifier ses institutions et à étendre son prestige.

Quels que soient les destins qui l'attendent, dans le cours tourmenté des siècles, et au milieu des perpétuelles de l'histoire, dans les tournois pacifiques de l'industrie ou dans la mêlée des champs de bataille, la France républicaine saura faire noblement son devoir, sans faiblesse, sans lâcheté, ainsi qu'il convient à un grand peuple qui a conscience de sa force et de ses obligations.

Quant à nous, fils de France, disséminés par vocation, par goût ou par besoin, sur tous les points du globe, nous trouverons toujours prêts à nous rallier au drapeau de la France et à répondre à l'appel de la République. Nous élèverons nos fils dans ces sentiments et les habituerons à crier avec nous ou comme nous, chaque année, au retour du 14 Juillet.

Vive la France!  
Vive la Révolution!  
Vive la République!

## A la Légation de France

Le temps nous manque pour rendre compte aujourd'hui, comme nous l'aurions voulu, de la visite faite à la Légation de France par un nombre considérable de français dans la matinée du patriotique anniversaire du 14 Juillet.

Nous nous bornerons, par suite, à reproduire les discours prononcés à cette occasion et nous donnerons demain une chronique détaillée.

Discours de M. de Malherbe, Président du Cercle Français.

Monsieur le Ministre:

L'histoire des peuples signale les dates des faits mémorables qui constituent leurs gloires, et chaque nation a choisi un jour dans l'année pour fêter les institutions qui la gouvernent.

La France célèbre aujourd'hui la mémoire d'une action, dont les conséquences furent l'avènement du régime qui dirige actuellement ses destinées et qui, depuis plus d'un siècle a fait le tour du monde à pas de géant, régnant en maître sur tout le nouveau continent.

Le 14 Juillet fut le véritable point de départ de cette révolution française qui étonna le monde entier et qui, aujourd'hui encore, provoque un enthousiasme universel et mérito le respect de tous les opprimés et de tous les amis du progrès et de la liberté.

Il est sans doute, pour le peuple Français, des dates plus glorieuses que le 14 Juillet; mais ce n'est pas le fait d'armes de la prise du vieux donjon de la Bastille, dont le souvenir fait battre nos cœurs, c'est l'idée qui l'a provoqué et la glorieuse épopée qui l'a suivi, c'est, en un mot, la Révolution Française.

Non pas cette révolution sanglante, dont les épisodes terribles épouvantent nos âmes d'une autre âge, raffinées par une civilisation issue justement de cette grande époque, mais la révolution d'idée humaine, exterminant par une secousse gigantesque le despotisme personnel, pour ouvrir des horizons, inconnus jusqu'alors, à l'établissement du régime de la liberté, de l'égalité, de la fraternité.

Admirons ces hommes de 89, sortis de toutes les classes sociales, oubliant, les uns leurs préjugés et leurs humiliations, pour s'unir et créer une ère nouvelle, secouant le joug qui entravait l'émancipation de l'idée.

Admirons ces Constituants, calmes et implacables, dictant des lois nouvelles dont l'esprit nouveau condamnait les anciennes et bouleversait toutes les notions de la routine.

Admirons-les, ces législateurs de la nouvelle coupe, qui méprisent les dangers du dedans comme ceux du dehors.

La province se soulève, l'étranger s'allie, pour envahir le territoire de cette nouvelle République et la détruire au berceau.

Tandis que les canons de l'ennemi passent la frontière, assiégée par la populace armée de piques destinées à recevoir, comme sanglant trophée, ces têtes humaines dont le cerveau géant épouvante les masses ignorantes, impétueuses, l'Assemblée délibère!

L'Assemblée délibère et répond aux menaces de la porte comme à l'invasion étrangère en déclarant la victoire!

Dans le chaos des passions déchaînées qu'entraînait fatalement une évolution si grandiose de l'organisation sociale, ce qu'il faut le plus admirer, c'est l'empire de la pensée qui ne cessa de planer au-dessus des erreurs commises, conséquences inévitables des grandes commotions humaines.

La pensée dicta les droits de l'homme et la législation de l'avenir; la pensée continua son œuvre durant cette épopée incomparable, et depuis lors, nous connaissons tous le chemin qu'elle a parcouru.

Libre des chaînes qui l'entravaient, elle a créé ce siècle de lumières, permettant à tous de contribuer à la marche du progrès.

Le berceau de son émancipation fut la France à qui l'humanité doit toutes les libertés, et c'est toujours la France qui tient la tête de la civilisation.

C'est notre gloire, à nous autres Français, d'avoir fait au prix de tant de sang généreux versé, la défense de la cause des peuples... et d'avoir vaincu!

L'effort fut gigantesque, la gloire est immense. Emus par ces souvenirs, nous venons monsieur le ministre, saluer en vous le digne représentant de cette glorieuse France que nous aimons tant, et à laquelle nous envoyons, de cette terre lointaine nos souhaits les plus ardents.

Je suis fier, monsieur le ministre, de ce que le choix de mes compatriotes me permette de vous adresser la parole. La colonie de Montevideo, tout entière, dans une union peu commune, me fait l'interprète de son amour pour la Mère Patrie, et d'un espoir égalé tout le respect ainsi que le sincère et affectueux attachement que tous, nous professeurs pour la personne du ministre si aimable et si dévoué à nos intérêts que nous saluons en ce jour mémorable.

Messieurs... Vive la France... Vive le ministre de France!

14 Juillet 1898

## Réponse de M. le Ministre de France,

Monsieur le Président.

Messieurs:

Dans ma longue carrière à l'étranger j'ai toujours éprouvé une immense satisfaction à voir se grouper autour du représentant de la France les compatriotes que les hasards de la vie tiennent éloignés de son territoire, et laissez-moi vous dire, messieurs, que si je suis personnellement flatté de voir ici réunis, autour de moi les membres les plus autorisés de la colonie française de Montevideo, je le suis doublement, en ma qualité de délégué du gouvernement, parce que je connais la sincérité des vœux dont ils viennent m'apporter l'expression pour notre grande nation.

Vous avez eu raison de le rappeler, monsieur le Président, et nous en sommes tous fiers à bon droit, c'est de la France qu'est parti le grand mouvement régénérateur qui est venu depuis un siècle renouveler la face du monde, inaugurer l'ère des libertés; elle n'a fait du reste en cela que continuer la tradition qui la toujours placée au premier rang des pays civilisés.

Nous lui devons donc à cette France que nous chérissons tous d'un égal amour, à laquelle nous nous enorgueillons d'appartenir, nous lui devons de maintenir son glorieux renom; quel que rivaque que nous nous trouvions transportés.

A ce point de vue, messieurs, quoique j'aie pas encore bien longtemps vécu parmi vous, je puis cependant déclarer, et je suis heureux de le faire, que la colonie française de Montevideo n'a redouté aucune comparaison. Ce n'est pas sans un profond regret que j'envisage déjà un départ dont je ne saurais encore bien préciser la date mais que j'envisage dans un avenir, beaucoup trop rapproché puisqu'il n'obligera à me séparer de vous; laissez-moi vous dire combien j'ai éprouvé de satisfaction à rencontrer, dans ce coin du monde si éloigné de la France, cet esprit de cohésion, cet esprit de fraternité, ce sentiment, de sincère patriotisme qui animent toute cette belle et puissante colonie française de Montevideo.

Je fais les vœux les plus sincères pour que cet état de choses se perpétue et pour que les nombreuses sociétés que vous avez su créer ici, continuent à prospérer et se développer chaque jour davantage.

Des questions d'un intérêt capital pour vous sont en ce moment à l'ordre du jour. Le gouvernement local, comprenant tous les avantages qui doivent en résulter pour l'accroissement de la richesse nationale a mis à l'étude le projet de

création d'un grand port commercial, ainsi que la révision de sa législation douanière déjà fort ancienne et qui avait besoin d'un remaniement sérieux.

Plusieurs de nos compatriotes ont été appelés à faire parties des commissions chargées d'examiner les tarifs et de proposer les réformes jugées nécessaires.

Les chambres de commerce étrangères, la notre en particulier, ont été consultées: espérons que leurs observations, basées sur l'expérience, seront prises en sérieuse considération. Je n'ai pas besoin de vous le dire, messieurs, vous le savez bien. Tant que je resterai parmi vous, mon concours dans ces questions, comme dans toutes celles qui peuvent vous intéresser, vous est entièrement acquis.

Je ne terminerai pas, Messieurs, sans vous remercier à nouveau de votre empressement à vous réunir aujourd'hui à la Légation pour fêter notre anniversaire national, — sans vous témoigner ma gratitude pour les sentiments que Mr. le Président du Cercle français a su si bien m'exprimer de votre part.

Enfin, Messieurs, pour clore en bons français que nous sommes cette réunion, je vous propose de porter un toast à la France, à la prospérité, à sa grandeur, à la République et à notre Président M. Félix Faure.

## Le 14 Juillet au Collège Carnot

## INAUGURATION DE L'ECOLE "POUEY"

Ce matin, à 9 h. 1/4, tous les élèves du Collège, présents, recevaient l'ordre de se réunir par sections.

C'est un vrai plaisir de voir toutes ces jeunes têtes, alignées d'une façon irréprochable et graves comme de petits soldats prêts à obéir.

Il exécutent les mouvements préliminaires avec l'ensemble, l'énergie, et la précision qui caractérisent nos vieux troupiers.

Les trois sections formées par les élèves les plus âgés, se trouvent à l'angle de la grande cour d'honneur. De l'autre côté, plus de cinquante petits sont tranquillement assis. Ce sont les élèves de l'Ecole Maternelle. Ils forment un groupe des plus intéressants.

Un portrait au-dessus de la porte en relief des glorieux et des drapeaux.

C'est le portrait de feu M. Pouey, doyen des professeurs français à Montevideo.

Tout à coup, l'orchestre scolaire chante la Marseillaise. C'est Monsieur A. Ponsignon, Ministre de France, qui arrive accompagné de son secrétaire Mr. Gilbert; de M. Lurét, chancelier; et autres employés de la Légation de France.

La Commission d'inspection conduit ces messieurs à la tribune élevée à côté de l'école Pouey que l'on va inaugurer.

A la Marseillaise succède l'hymne Oriental, applaudi par plus de quatre cents spectateurs. L'aspect est des plus pittoresques: D'un côté, les élèves de l'Ecole "Pouey"; de l'autre, le bataillon scolaire. En face, Mr. le Ministre de France et tous les membres de la Commission d'Enseignement.

Le reste de l'espace est occupé par les parents des élèves, les membres fondateurs et protecteurs du Collège.

Rarement spectacle plus intéressant aura réjoui la rue et impressionné délicieusement les cœurs.

Au nom de ses camarades, le jeune Philibert a prononcé la harangue suivante:

Monsieur le Ministre,

Mes camarades ni moi ne désignons pour vous porter la parole en ce jour de grande fête. Je ne sais pas en quoi j'ai mérité cette distinction, mais elle m'honore beaucoup, et je la en remercie.

Je vais donc essayer de vous exprimer les sentiments qui nous animent tous, mes condisciples et moi.

Nous devons beaucoup à la Colonie Française qui a fondé le Collège Carnot, qui le soutient et l'encourage.

Nous jeunes frères recevons ici gratuitement, les premières notions d'instruction et d'éducation.

Beaucoup de nos amis, plus âgés que nous, trouvent au Collège Carnot de quoi se perfectionner dans la langue française, gratuitement. Tout cela coïte à la Colonie française des sacrifices que nous comprenons parfaitement et pour lesquels nous voudrions témoigner toute notre gratitude.

C'est pour cela que nous avons pris l'initiative d'une souscription populaire au bénéfice de la Société Française de Bienfaisance.

Nous ne sommes que des enfants, et par conséquent nous ne pouvons pas offrir beaucoup, mais ce que nous donnons, c'est de bon cœur.

Nous désirons que notre petite offrande serve à améliorer le sort de quelques familles qui sont dans le besoin, et que, à l'occasion du 14 Juillet, de cette date qui rappelle l'émancipation du peuple français, de cet anniversaire que tout cœur honnête et patriote célèbre avec enthousiasme, à cette occasion, dis-je, quelques familles pauvres puissent manger un peu plus de pain, sans s'inquiéter quelques-uns de leurs besoins les plus pressants.

Je suis heureux, Monsieur le Ministre, de vous remettre, par l'intermédiaire de ces petits anges, cinq petites bourses renfermant le montant de notre souscription.

Elle s'élève à \$ 102.00.

Nous vous prions de la faire parvenir à la Société Française de Bienfaisance.

Et maintenant, qu'il me soit permis de remercier, au nom des élèves du Collège Carnot, Mr. le Ministre de France et toutes les personnes ici présentes, pour avoir bien voulu assister au baptême de l'Ecole Maternelle "Pouey".

Nous nous sentons encouragés par votre présence, Messieurs, et nous remercions de zèle et d'aide, afin que, tout en travaillant, à devenir de bons et honnêtes patriotes Uruguayens, nous fassions en même temps l'honneur de la France et du Collège Carnot.

Mr. Ch. Cazaux, Président de la Société Française d'Enseignement, s'adressant à Monsieur le Ministre, a prononcé le discours suivant:

Monsieur le Ministre,

Au nom de la Société Française d'Enseignement, je suis heureux de vous remercier, très sincèrement d'avoir bien voulu assister au baptême de l'Ecole maternelle, annexe au Collège Carnot.

Nous n'attendions pas moins de votre grand dévouement à l'œuvre.

Et d'abord, permettez-moi de définir notre Ecole maternelle.

C'est une Ecole où les jeunes enfants français, riches ou pauvres, reçoivent gratuitement les premières notions d'éducation.

C'est là qu'ils commencent à parler et à lire la français.

Ce sera comme une réplique d'où sortiront, pour le Collège Carnot, des élèves disciplinés.

Déjà, monsieur le ministre, l'épi commence à jaunir, car notre Ecole est aujourd'hui fréquentée par un nombre considérable d'enfants.

C'est un vrai succès.

Ce résultat est dû principalement à l'abnégation touchante, à la sollicitude toute maternelle de madame Pardes.

L'éducation de l'homme commence au berceau. Elle demande une patience, une bonté que rien n'irrite, que rien ne lasso... A ce point de vue, on peut dire que chaque mère est une école.

Rien, d'ailleurs, ne peut entièrement remplacer l'éducation domestique.

Il est nécessaire que les parents et surtout les mères viennent en aide à madame Pardes.

Les mères ne failliront pas, j'en suis sûr, à ce devoir sacré.

Avec cet espoir, qu'il me soit permis, monsieur le ministre, de remercier publiquement la modeste et dévouée directrice de notre Ecole du premier âge.

Et maintenant laissez-moi vous dire succinctement pourquoi nous appellerons à l'avenir cette Ecole, Ecole Pouey.

La Société Française d'Enseignement a voulu payer une dette de gratitude à la mémoire d'un homme qui, comme pédagogue et éducateur français, rendu à Montevideo d'importantes et réels services.

Cour excellent, conscience honnête, intelligence solide, patriote sincère et ardent, tel fut le professeur Pouey.

Toute sa vie fut consacrée à l'école, à la famille et à la Patrie.

La Patrie... On pourrait l'aimer autant qu'il l'aima, mais pas davantage.

Il fut un français vraiment digne de ce nom.

Longtemps avant Joseph Fabre, il avait dit: "La religion de la Patrie est une religion qui ne comporte pas d'idolâtrie."

La Famille... Elle était pour lui comme une oasis où il venait se reposer des fatigues scolaires.

C'est là qu'il soignait avec un amour infini l'éducation d'un fils qui aujourd'hui est le bienfaiteur des malades pauvres et l'honneur de notre faculté de médecine, — d'un fils qui, plus heureux que le Dr. Léonard, organisera à Montevideo, une maison de santé, vraiment digne de ce nom et appelée à rendre des services incalculables à bien des malades et tout particulièrement à ceux du département.

L'Ecole... La devise de la grande Jeanne d'Arc fut aussi la sienne.

Maître de vocation, il resta, en effet, plus de trente ans à la tête de son Institution, inspirant à ses élèves l'amour du droit et du devoir, du bien et du bon, le culte du vrai et du beau, ne séparant jamais l'éducation de l'instruction.

L'instruction, disait-il, alimente l'esprit, mais l'éducation nourrit l'âme.

Avec un penseur célèbre, il opinait que l'Ecole, l'Ecole saine et forte fait les mœurs domestiques, inspire les vertus sociales, prépare les miracles du progrès intellectuel et moral, enfante la grandeur des peuples et maintient leur splendeur, prévient leur décadence, et au besoin les relève de leur chute.

En résumé, comme homme, comme patriote et pédagogue, Pouey mérite d'être donné comme exemple et modèle aux générations qui s'élèveront au Collège Carnot.

J.-i

Aujourd'hui, en France, les républicains sincères célèbrent le glorieux anniversaire (in 14 Juillet).

La Colonie française de Montevideo a cru s'associer dignement à la joie de la mère Patrie en inaugurant une Ecole.

L'Ecole, en effet, Monsieur le Ministre, est en petit, en miniature, comme l'épilogue de la Société.

L'Ecole est le berceau du vrai citoyen: elle lui enseigne le respect des codes, le culte du foyer et la religion du drapeau.

L'Ecole est l'asile de l'égalité, de la justice.

L'Ecole enfin est l'image de la fraternité, et en songeant que la France, notre chère France, a toujours été une école ouverte pour l'instruction du monde, je me permets, en terminant, de mêler le cri de *Vive l'Ecole aux cris de*

*Vive la France!*  
*Vive la République!*







